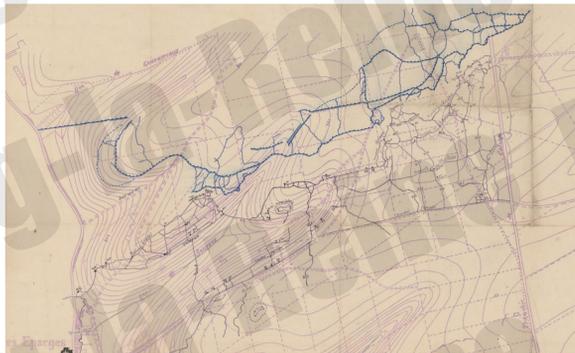


## LES ÉPARGES

« Ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes, et nous l'avons fait »,  
Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges.



Les Éparges, opérations militaires 1916.  
Source Gallica.bnf.fr/Bibliothèque Nationale de France.

La commune des Éparges se situe au sud-est de Verdun, dans le département de la Meuse. La colline contre laquelle le village est construit, haute de 346 mètres, domine la plaine de la Woëvre, c'est-à-dire le bassin qui sépare la France des territoires annexés à l'Allemagne après la défaite de 1870. Elle constitue donc l'observatoire à conquérir pour repousser l'ennemi de Verdun et le voir arriver de l'est. Dès le 20 septembre 1914, sa crête, longue de 600 mètres sur 1400 mètres de large, est puissamment fortifiée par les troupes allemandes qui l'occupent et la creusent de tranchées. Les Français, eux, se déploient en contrebas dans la forêt, à l'ouest, de Fresnes-en Woëvre à la Tranchée de Calonne où ils placent leur artillerie. Maurice Genevoix appartient au 106<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie (RI), 2<sup>ème</sup> bataillon, 5<sup>ème</sup> compagnie ; un régiment qui combat à pied et dont la mission est de conquérir puis d'occuper le terrain.

Ce promontoire tenu par les Allemands devient un objectif prioritaire et stratégique de l'État major Français qui lance une première offensive de conquête le 17 février 1915. Après l'explosion de quatre mines situées sous les lignes allemandes, les 106<sup>e</sup> et 132<sup>e</sup> RI partent à l'assaut de la butte des Éparges. Un succès qui, le lendemain, se transforme en défaite car les allemands reprennent le terrain avant d'être finalement repris, en partie, au soir du 18 février par les français. Pendant les trois mois suivants, les 400 derniers mètres à conquérir au sommet feront l'objet d'une succession d'assauts, de prises et de pertes de tranchées sous d'intenses bombardements.

La première ligne du front, 1915.  
Archives privées, avec l'aimable autorisation de la famille Genevoix.



« Nous sommes debout lorsque les fumées monstrueuses et blanches, tachées de voltigeantes choses noires, se gonflent au bord du plateau, derrière la ligne proche de l'horizon. Elles ne jaillissent pas ; elles développent des volutes énormes, qui sortent les unes des autres, encore, encore, jusqu'à former ces quatre monstres de fumée, immobiles et criblés de sombres projectiles. Maintenant les mines tonnent, lourdement aussi, monstrueusement, à la ressemblance des fumées. Le bruit reflue, roule sur nos épaules ; et tout de suite, de l'autre côté, du même côté, de tous les vals, de toute la plaine et du ciel même, les canons lâchent les vannes déferlantes du vacarme »

17 février 1915. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges.

Le 25 avril 1915, Maurice Genevoix est en deuxième ligne quand les allemands dirigent une attaque sur la Tranchée de Calonne. Il est touché par 3 balles au bras et à la poitrine.

« Baissez-vous ! Il y a une trouée ! Ils voient ! Trop tard : je suis tombé un genou à terre. Dur et sec, un choc a heurté mon bras gauche. Il saigne à flots saccadés. Je voudrais me lever, je ne peux pas. Mon bras tressaute au choc d'une deuxième balle et saigne par un trou. Mon genou pèse sur le sol comme si mon corps était en plomb. Ma tête s'incline et sous mes yeux un lambeau d'étoffe saute au choc mat d'une troisième balle. Je vois sur ma poitrine un profond sillon de chair rouge ».

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges.

Maurice Genevoix est évacué à l'hôpital de Verdun, puis à Vittel, Dijon et Bourges. Pour lui, la guerre est terminée et après sept mois de soins, à 25 ans, il est réformé pour invalidité ; il a perdu l'usage de sa main gauche.

Maurice Genevoix en convalescence,  
Bourges, 1915.  
Archives privées, avec l'aimable autorisation de la famille Genevoix.



La forêt aux abords de la tranchée de Calonne, 1915.  
Archives privées, avec l'aimable autorisation de la famille Genevoix.

## « Cette crête est notre cauchemar »

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges – 24 mars 1915.

Jusqu'en septembre 1918 et l'aide américaine chassant définitivement les allemands, ce secteur sera le théâtre de combats répétés pour y maintenir la présence française gagnée en 1915. La bataille des Éparges est caractéristique de la Première Guerre mondiale : une guerre de positions à conquérir et à maintenir sur un front bien trop long - au total 600 kilomètres sont à défendre, de la Belgique à la frontière Suisse. Chaque attaque et contre-attaque entraîne de lourdes pertes humaines pour des gains territoriaux faibles, voire nuls. Les Éparges est un des hauts lieux du sacrifice humain : 20 000 soldats y perdront la vie, 10 000 dans chaque camp.

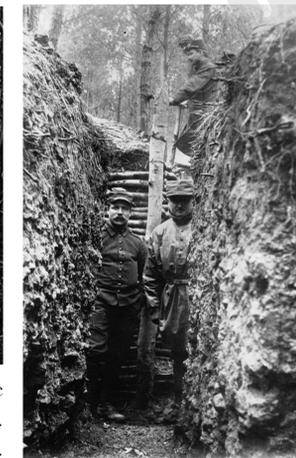
### Guerre des tranchées

Pour défendre les positions, les soldats s'enterrent dans trois types de tranchées successives reliées entre elles par des « boyaux ». La première ligne est la plus exposée au feu ennemi. Suivent les deuxième et troisième lignes, derniers remparts aux postes de secours. À plusieurs kilomètres se situe l'arrière-front, composé de cantonnements de repos et des réserves logistiques.

Ce système de tranchées successives est structuré par le rythme de la relève : depuis l'arrière-front, les unités gagnent la troisième qu'elles occupent quelques jours avant de relever leurs homologues de deuxième puis de première ligne. Après 6 jours en moyenne, les combattants survivants regagnent le cantonnement avant de répéter ce cycle.



« Un point inextricable de la montée des Éparges », photographie de presse, 13 avril 1915, agence Meurisse.  
Source Gallica.bnf.fr/Bibliothèque Nationale de France.



« Ce qui fut le plus dur de l'épreuve, ce qui a fait nos soldats vraiment héroïques, c'est la boue. »

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges.

La vie quotidienne des soldats est largement éprouvée par les aléas climatiques. La bataille des Éparges, comme beaucoup de combats, s'est déroulée dans des conditions extrêmement difficiles ; sous la pluie, la neige, dans le froid et la boue. Creusée de tranchées, piétinée par les soldats, privée de tout végétal pouvant absorber l'eau, la terre ruisselle. Sur ce sol érodé, la boue gagne les tranchées, s'infiltré dans les boyaux de liaison et pénètre dans les vêtements et les chaussures des hommes. Cette boue, qui paralyse les soldats et enrayer l'armement, qui favorise la prolifération des rats et des poux, sera le titre de l'avant dernier volume du récit de Genevoix et significatif de l'inhumanité de la vie dans les tranchées.

« Mais il est six heures du soir. La nuit vous entre dans les yeux. On n'a plus que ses mains nues, que toute sa peau offerte à la boue. Elle vous effleure les doigts, légèrement et sévère. Elle effleure les marches rocheuses, les marches solides qui portent bien les pas. Elle revient, plus hardie, et claque sur les paumes tendues. Elle baigne les marches [...], les engloutit : brusquement, on la sent qui se roule autour des chevilles... Son étreinte d'abord n'est que lourdeur inerte. On lutte contre elle, et on lui échappe. C'est pénible, cela essouffle ; mais on lui arrache ses jambes, pas à pas... »

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, La Boue.



Le village des Éparges, photographie de presse, Agence Meurisse, 1915.

Source Gallica.bnf.fr/Bibliothèque Nationale de France.



Le poste de secours des Éparges, 1915.  
Archives privées, avec l'aimable autorisation de la famille Genevoix.

« La pente est raide, et nous peinons à la gravir. Malgré les clous dont nos semelles sont garnies, le bout de nos souliers ne mord pas dans ce sol inconsistant. Nous tombons sans cesse sur les genoux, sur les mains : la boue claque comme une gélatine. »

Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Les Éparges.



Retour de tranchées, neige au sol, 1915.  
Archives privées, avec l'aimable autorisation de la famille Genevoix.